



Revue d'anthropologie des connaissances

18-3 | 2024

De quelques héritages de Bruno Latour

Ouvrir, parcourir, rire

À propos de trois gestes de premiers secours de Monsieur Latour

To open, to browse and to laugh. About three gestures of Mr Latour

Abrir, hojear, reír. Unos tres gestos de primeros auxilios del Sr. Latour

Öffnen, stöbern und lachen: Über drei erste Hilfesten von Herrn Latour

François Thoreau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rac/33862>

DOI : 10.4000/127pr

ISSN : 1760-5393

Éditeur

Société d'Anthropologie des Connaissances

Ce document vous est fourni par Université de Liège



Référence électronique

François Thoreau, « Ouvrir, parcourir, rire », *Revue d'anthropologie des connaissances* [En ligne], 18-3 | 2024, mis en ligne le 01 septembre 2024, consulté le 10 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rac/33862> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/127pr>

Ce document a été généré automatiquement le 10 octobre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Ouvrir, parcourir, rire

À propos de trois gestes de premiers secours de Monsieur Latour

To open, to browse and to laugh. About three gestures of Mr Latour

Abrir, hojear, reír. Unos tres gestos de primeros auxilios del Sr. Latour

Öffnen, stöbern und lachen: Über drei erste Hilfesten von Herrn Latour

François Thoreau

Introduction

- 1 « Les morts sont tous des chics types » chantait Brassens qui s'est lui-même empressé de mourir trop tôt, soucieux sans doute de rejoindre la bande des chics types en question et soulagé, peut-être, d'en finir avec le rôle d'irrévérencieux qu'il s'était fabriqué. De la même manière, en France, Bruno Latour est devenu, à son tour, un chic type depuis son décès et même quelques années auparavant, peut-être aidé en cela par le confinement de 2020 et le stade avancé du cancer dont il était atteint. « Nul n'est prophète en son pays », a-t-on pu lire un peu partout, dans une presse soucieuse de l'ériger dans une figure de prophète d'avant-garde. Je préfère retenir l'irrévérence et un certain goût pour la subversion. Dans ce texte, je voudrais relater quelques rencontres, forcément singulières, avec sa pensée¹.
- 2 Ma propre trajectoire de recherche est un peu zigzagante, allant du droit et de la science politique à une démarche qui s'apparente à de l'anthropologie, en passant par les études de sciences et technologies en société (STS). Vu la multiplicité de ses domaines d'intérêt, de ses ethnographies et sa relative agilité disciplinaire, on comprend que Bruno Latour se tenait en embuscade à chaque tournant emprunté. Or, les cahots n'ont pas manqué en chemin. Aussi je voudrais repérer, avec la coutumière dose de mauvaise foi que suppose une reconstruction après-coup, quelques-uns des gestes empruntés à Latour qui m'ont sauvé, ou du moins sorti de mauvais pas dans lesquels je me trouvais, et de les associer chaque fois avec des figures de pensée. Trois gestes et trois figures que je voudrais ici partager et qui se trouvent correspondre avec trois périodes distinctes de ma trajectoire de recherche, présentées ci-dessous à travers

des histoires que je vais rapporter dans l'ordre où elles se sont produites. Ce faisant, j'espère éviter de faire à Latour le coup de l'exégèse ou de l'épistémologie, au sens où je me placerais à l'extérieur de son œuvre écrite pour en dire une vérité immuable selon des critères définitifs. En retour, c'est le vœu que je formule, les éléments qui suivent pourront en nourrir et intéresser d'autres, ailleurs, comme autant d'invitations à se réapproprier ces gestes, ces figures, bien entendu en les tordant et en continuant d'en inventer de nouvelles tout au long du chemin.

- 3 Le « je » qui s'exprime dans ces lignes dissimule à grand-peine, sans vraiment chercher à y parvenir d'ailleurs, « une ample mélodie, tissée de mille voix, dans laquelle ton solo n'a de place que de temps à autre » (Rilke, 2013). Ce qui suit aura été nourri d'abondantes conversations avec des ami·es proches tels que Josep Rafanell i Orra, Frédérique Pasquier, Isabelle Stengers, Rémi Eliçabe et Amandine Guilbert, Alexis Zimmer, Vinciane Despret, Charlotte Brives, ou encore les membres du Petit groupe du Grand Gagnage (P3G, voir Thoreau & D'Hoop, 2018). Et Rilke d'ajouter : « Savoir à quel moment c'est à toi d'attaquer, voilà le secret de ta solitude : tout comme l'art du vrai commerce c'est : de la hauteur des mots se laisser choir dans la mélodie une et commune ». La mélodie une et commune, voilà ce que voudraient alimenter les quelques notes jetées sur la présente partition.

Gestes de premiers secours

- 4 J'ai choisi d'intituler cet article « gestes de premiers secours », car je considère que la situation actuelle faite à la pensée (Stengers, 2013) peut occasionner de grandes brûlures épistémiques. J'ai appris avec les années que la politique scientifique est gravement polluée, atteinte des mêmes maux que l'agriculture intensive ou que l'industrie lourde ; désintéressé pour toute expérimentation qui ne garantirait pas un retour direct sur investissement, extension toujours plus féroce de la logique de compétition, monoculture intellectuelle, détournements de fonds public au bénéfice des intérêts déjà constitués d'une minorité de possédants, parfois – et c'est un comble ! – sous couvert de soutien à la recherche. En conséquence croît l'empire de la méthode bête et aveugle, de la publication rapide, du temps contraint et des injustices épistémiques. Tous n'en meurent pas mais personne n'y échappe. Dans ce qui suit, je voudrais simplement relater quelques expériences de recherche en milieu dégradé, avec le vœu de contribuer à soulager les blessures qu'il cause.
- 5 Alors, en un clin d'œil au livre *Où suis-je ?* (Latour, 2021), j'aurais pu parler de « gestes-barrières » contre cette dégradation généralisée du paysage de la recherche, sauf que, par ailleurs, toutes sortes de puissances génératives s'y propagent également, par contagion. J'ai le souci de ne pas uniquement faire barrière à des forces hostiles, mais aussi de reconnaître les tentatives, toujours fragiles, de soigner le milieu et ses forces vives. Aurait-il alors fallu l'appeler « Manuel d'auto-défense » ? Non plus, car les propositions formulées ci-après n'ont rien d'un mode d'emploi. Elles ne sont valables que dans les limites des expériences que je vais relater. En ce sens, elles ne relèvent pas d'un manuel et n'ont surtout aucun caractère « d'auto » ; ni automatiques ni autonomes, c'est-à-dire séparées de leurs attachements et repliées dans la fiction d'un individu capable d'établir et de vivre selon ses propres lois – quand nous sommes toutes et tous tellement tributaires des institutions académiques, que cela nous plaise ou non. Exit les réactions défensives.

- 6 Alors, oui, « gestes de premiers secours ». Latour a souvent utilisé la métaphore de l'établi de l'artisan, et des concepts comme outils ajustés à une situation (Latour, 2012, en particulier le chapitre « Rendre visible les êtres de la technique »), leur bonne adéquation relevant, au fond, du secret de l'artisanat de la chercheuse, et de sa dextérité dans leur choix, leur entretien et leur usage. Voyons donc la présente contribution comme la présentation d'une trousse de premiers soins, c'est-à-dire composée d'outils susceptibles, selon les cas, de guérir, de réparer, ou encore de faire antidote à des situations intellectuellement toxiques, suivant la caractérisation faite par Didier Debaise et Isabelle Stengers (2021) des modes d'abstraction empoisonnés des Modernes. Pratiques de désintoxication, outils qui peuvent panser les plaies conceptuelles, onguents qui apaisent les situations d'irritation, « *food for thought* » anti-inflammatoire... Les quelques pages qui suivent relèvent plutôt du bricolage que de l'institution hospitalière ou de la pharmacopée systématique ; à chacune selon ses maux, sans aucune garantie sur l'efficace du soin.

Peupler c'est ouvrir

- 7 Commençons par le premier problème que j'ai rencontré en chemin. Je ne savais pas lire. Convenons que c'est embarrassant pour un jeune chercheur certes plein d'enthousiasme, mais fort peu équipé pour embarquer dans cette aventure que l'on nomme communément la thèse de doctorat. L'aventure commence un beau jour de 2008, dans le bureau de mon futur promoteur, à qui j'exprime mon désir de faire une thèse croisant une anthropologie du fait religieux et du fait scientifique dans la modernité. Il me demande de lui rédiger une proposition. Je m'exécute. Lorsque je le revois quelques semaines plus tard, il m'annonce avoir lu avec intérêt mon projet (je le remercie encore de ne pas avoir dit « mon pensum »), et me pose la question suivante : « Avez-vous déjà entendu parler de nanotechnologies ? ». Lorsque je lui ai répondu par la négative, il m'a demandé si je serais intéressé de faire une thèse sur le sujet ; un choix plus stratégique à n'en pas douter. C'est ainsi que le 1^{er} octobre 2008, quinze jours après avoir obtenu ma licence en sciences politiques, je débutais une thèse de doctorat sur un sujet dont j'étais totalement ignorant trois mois auparavant et dont, à vrai dire, je ne savais encore rien.
- 8 C'est à ce moment que j'ai rencontré un embarras de lecture. Car ne sachant pas au juste en quoi consistait cet objet « nanotechnologies », je me mis en recherche d'une définition. J'épluchais la littérature scientifique sur le thème, de sciences naturelles comme de sciences sociales et, par ailleurs, sentant combien ma formation avait été lacunaire à propos des sciences et des techniques, je me mis en devoir d'acquérir une culture théorique générale. C'est à ce moment-là, vers 2008-2009, que j'ai lu une première fois certains livres de Latour. Je vais le dire aussi benoîtement que possible ; je ne savais pas lire. Je cherchais de l'information. Des définitions toutes faites. Des pièces d'un puzzle qui, un beau jour, finiraient par s'assembler toutes seules et malgré moi. Ce n'est que plus tard, en 2011, que je rencontrai la pensée de Vinciane Despret (*Penser comme un rat*, 2009) et d'Isabelle Stengers (*L'invention des sciences modernes*, 2011, et les *Cosmopolitiques*, 2022). Et que progressivement j'appris à lire.
- 9 Elles m'ont appris qu'il y avait un texte sous le texte, une intention derrière les mots. Il y avait une intensité dramatique qui m'avait complètement échappé et qui, tout à coup, animait non seulement les pages couvertes d'encre, mais m'animaient moi-même en

tant que lecteur, dans un rapport beaucoup plus vibrant, engagé, affecté, bref, beaucoup plus actif. Ceci peut paraître tout à fait banal, et ça l'est sans aucun doute pour des personnes qui ont fait vœu de penser et qui savent très bien ce rapport de corps à corps entre un texte et ses lectureuses. Me concernant, après environ une décennie de juspositivisme² puis de positivisme politique (*idem*, avec les politiques publiques), ce fut une révélation. Les mots n'étaient pas plats ; ils étaient agissants ; il existait quelque chose comme une *politique de l'énonciation*.

Objets chauves et objets échevelés

- 10 Cette révélation, je voudrais l'associer à une première figure, que j'emprunte à *Politiques de la nature* (Latour, 1999) ; la figure de l'échevelé. Latour parlait « d'objets chauves » et, par contraste, tantôt « d'objets chevelus », tantôt « d'objets d'échevelés ». Quelle différence cela fait-il ? « Échevelés » me semble beaucoup plus indiqué. Le mot « chevelu », outre son esthétique discutable, était paraît-il utilisé par les Romains pour dire la Gaule sauvage, pour désigner ces parties de la Gaule qui n'étaient pas encore romanisées³ ; par quoi on voit que l'idée de chevelu dresse un état de fait, une claire délimitation entre ce qui relève de l'Empire et ce qui n'en relève pas (encore). Chauve et chevelu : le contraste est donc un peu trop marqué entre l'absence et la présence de chevelure, entre le pur civilisé et le pur sauvage – un contraste que Latour lui-même n'aura de cesse de chercher à compliquer, comme lorsqu'il revient sur le face-à-face entre Robinson et Vendredi dans *Irréductions*, qui se transforme en expérience d'apprentissage :

Robinson commence comme celui de Defoe. C'est un conquistador, un grand bourgeois, un réducteur de tête comme il y en a tant (...) Puis, il se met à suivre Vendredi et découvre qu'il vit dans son île comme lui, Robinson, n'y a jamais vécu. Comme un sauvage ? Comme un paresseux ? Non, car il n'y avait de sauvage et de paresseux que par contraste avec le maître de l'île. Il découvre un nouveau monde, un nouvel ordre des choses (...)

- 11 « Échevelé » permet de produire un contraste un petit peu moins marqué. Parler d'un objet échevelé, c'est dire assez qu'il ramifie, qu'il est relié par toute sorte « d'attachements risqués ». Latour le montre dans le cas de l'amiante, un matériau de construction qui, lorsqu'il était chauve, était considéré comme magique et bon à tout faire et qui, au fil du temps, devenant échevelé, s'entremêle avec toutes sortes d'embrouilles juridiques, de santé publique, de politique sanitaire et d'enjeux économiques lourds. Si chacun de ces attachements nouveaux, proliférants, sont risqués, c'est bien parce qu'ils forment autant d'épreuves dont le succès ou l'échec concernent directement la survie de l'amiante comme matériau, la possibilité même d'y avoir recours, et donc mettent en péril les attachements déjà constitués – les lieux de production, leurs travailleurs, les marchés économiques associés, les chaînes de logistique et de distribution, les artisans qui avaient appris à travailler avec, etc. On comprend bien que rien de ceci n'a à voir avec la morale (est-ce que l'amiante serait bonne ou mauvaise en soi ?), mais tout à voir avec retracer des attachements multiples, leurs conséquences, et en tirer des choix politiques. C'est à s'arracher les cheveux !
- 12 Bien entendu, le cas de l'amiante est trop facile précisément parce que cet objet est, disons, passé chez le coiffeur. De « échevelé », il est passé à la boule à zéro ; une véritable mise en « coupe réglée ». L'amiante est devenu le mauvais objet de la construction. C'est facile de le juger rétrospectivement pour ses méfaits. C'est là

quelque chose qui ne peut que se vérifier *a posteriori*. On ne voit que trop bien comment on est passés d'un objet richement attaché à un objet complètement détaché ; du chevelu au chauve, le contraste est ici fort marqué, net, sans appel. Or, justement, la qualification « d'échevelé » permet d'être un peu plus nuancé, de déjouer ce face-à-face trop rapide. L'échevelé traduit un mouvement désordonné de cheveux décidément indociles, emmêlés comme ce n'est pas permis, qui se dressent dans toutes sortes de directions inattendues. Il y a donc bien un élément déroutant, un *twist in the plot*, un imprévu, qui se joue dans cette notion d'objet échevelé.

Une opération de peuplement...

- 13 Alors, que faire ? Il faut réencheveler le monde, bien sûr ! Le geste que j'associe à cette figure de l'échevelé est celui de peupler. Peupler, comme dans « combien sommes-nous ? » (Latour, 1999). Il s'agit d'une opération de peuplement. En quoi elle est très familière aux lecteurs du premier Latour, dont l'ambition première était de repeupler la sociologie par tout le « plasma » non-humain, la longue cohorte des actants, les fameuses « masses manquantes » (Latour, 2014). Avec l'échevelé, il se passe quelque chose d'autre que « simplement » un comptage ou un inventaire, même si cela reste une étape préalable incontournable. On se met à travailler sur des plans hasardeux de « composition du monde commun », à rendre compte de réalités mouvantes et instables, cherchant à faire coexister des entités forcément hétéroclites de façon à rendre intelligibles leurs mouvements respectifs. Bref, on se hasarde aux risques de la composition. Comme toute bonne expérimentation, ça peut réussir comme ça peut rater ; la tentative consiste à rendre compte *par capillarité* du monde vaste, des multitudes qui le peuplent et de ses mouvements aberrants. Il y a le travail propre de l'enquête et ce qui lui échappe. Sans chercher à faire la part des choses, reprenons le fil de ma thèse balbutiante là où nous l'avons laissé.
- 14 Me revoici donc avec ces nanotechnologies que je cherche, en vain, à définir. J'apprends rapidement que ce terme désigne un ensemble d'objets de taille infinitésimale (pour rendre cette dimension sensible, les scientifiques évoquent souvent l'échelle de $1/80000^{\text{ème}}$ du diamètre... d'un cheveu ; ça ne s'invente pas !). On parle de particules, d'atomes, de microscope à effet tunnel, etc. Toutefois, je comprends que les scientifiques s'intéressent en particulier aux effets déroutants que la matière manifeste à cette échelle du nanomètre, du fait que de si petites particules présentent une surface exacerbée et sont donc davantage réactives. Le carbone devient plus résistant, l'or prend feu, l'argent tue les bactéries... On peut renouveler la gamme de ce dont des matériaux se rendent capables.
- 15 C'est une première définition ; très vite, d'autres définitions, témoignant d'autres intérêts, d'autres attachements, vont se mettre à peupler mon enquête. Ainsi des industriels et autres apprentis startupers qui arriment tout de suite ces propriétés inédites de la matière à leur potentiel de développement ; nouvelles technologies médicales, photovoltaïques, plastiques plus résistants ou conducteurs d'électricité, etc. Ce n'est pas tout. Il s'avère que l'intérêt massif pour les nanotechnologies, quand on en retrace la généalogie, provient principalement de grands plans de politique scientifique et de recherche et développement, soucieux de préserver la compétitivité des économies qu'ils concernent, afin disent-ils de créer de la croissance et des emplois. Ces plans sont eux-mêmes soutenus par de grandes perspectives macro-économiques qui

modèlent des taux très élevés de retour sur investissement ; avis aux amateurs, il n'y en aura pas pour tout le monde. À l'autre bout du spectre, les militants critiquent les risques, au nom du principe de précaution, ou dénoncent les effets de civilisation portés par les nanotechnologies. Mon enquête m'a ainsi conduit à une définition « en cercles concentriques », à la façon d'un oignon, où l'on voyait se superposer, une couche après l'autre, les strates qui, prises ensembles, se juxtaposant, finissent par mieux définir ce que sont les nanotechnologies.

... qui va en fragmentant

- 16 On pourrait m'objecter que procéder de la sorte rajoute, au fil des couches qui se superposent les unes aux autres, une complexité qui finit par rendre la situation inextricable. À peupler, peupler encore, peupler toujours, on finirait par sur-peupler. On finirait par étouffer sous la liste des entités à prendre en compte, humaines, non-humaines, acteurs, actants, etc. Eh bien je voudrais soutenir que, dans mon expérience, c'est tout le contraire qui s'est produit. Soigneusement imbriquer ces couches successives m'a au contraire permis d'approcher d'une définition un peu plus réaliste de ce terme très abstrait de « nanotechnologies ». C'est comme si, après deux années de recherche, j'étais parvenu à craquer le mot comme une noix pour voir les cerneaux et les circonvolutions ce qui se cachaient sous sa coquille ; « *fendre les mots, fendre les choses* », comme le disait Deleuze à propos de Foucault dans ses *Pourparlers* (Deleuze, 2014b). Précisément parce que les associations sont sans fin et que l'idée n'est pas de dire que « tout est complexe » ou que « tout est relié » ; on comprend au contraire qu'il n'y a pas de « tout » et que chaque ligne tracée dans le chaos est une prise de position, partielle et partiale, dans la perspective des savoirs situés de Donna Haraway (1988).
- 17 Je n'étais pas au bout de mes peines. L'intuition fondamentale ici a trait à la fragmentation. Précisément, le fait de sérier attentivement ces couches m'a offert une prise qui a fini par devenir ma thèse. Toutes ces couches que je viens de mentionner étaient, de façon prévisible, rigoureusement similaires à d'autres grandes orientations des politiques d'innovation, comme les biotechnologies avant, ou l'intelligence artificielle depuis ; promesses, spéculations, volontarisme, investissements, critiques, etc. Le comique de l'histoire réside dans ce que qu'une des couches de ces nanotechnologies-là consistait à inclure les sciences humaines et sociales, afin de garantir leur acceptabilité sociale et d'éviter conflits et controverses dans la sphère publique. C'était même là l'originalité distinctive de cet objet. C'est du moins la thèse que j'ai défendue⁴. C'est en cela que fragmenter un mot trop gros, trop large, mal fagoté comme celui de « nanotechnologies », le décompacter à des niveaux où il devient saisissable, ne lui retranche rien mais le dote, au contraire, d'un surcroît de réalité. Il ne peut pas s'agir « que » de cela. Il y a forcément plus ; les nanotechnologies, ça ne peut pas être « juste » vide et désincarné, « seulement » un signifiant vide (Wullweber, 2008). Dès lors que le terme est retenu et investi par tant d'acteurs, qui lui indexent tantôt leurs pratiques, tantôt leurs discours, tout cela finit par *faire monde*.
- 18 Décrivons ainsi une scène où le simple usage du terme « nanotechnologies » a pris des proportions polémiques tout à fait démesurées, montrant par là qu'il faisait monde pour bien des intervenants dans la sphère publique aux USA. Le drame se passe en 2010, aux États-Unis, dans le Golfe du Mexique, où une fuite massive et un incendie surviennent sur la plateforme d'extraction pétrolière *Deepwater Horizon* agissant pour le

compte de la multinationale *British Petroleum*, dans ce qui restera l'une des pires marées noires en date. Dans ce contexte, une compagnie à l'âme de superhéros, *Green Earth Technologies*, propose de remédier à ce désastre écologique. Cette compagnie propose alors à l'administration Bush II, qui l'accepte et le finance abondamment, de répandre dans l'océan une « solution révolutionnaire » de leur cru, « à base de nanotechnologies », afin d'encapsuler les molécules de pétrole, de sorte à dissoudre la nappe et la disperser dans l'océan. « Nanotechnologies » ; le mot était lâché. La réaction ne se fait pas attendre ; dès le lendemain, *red flag* immédiat d'une flopée d'associations environnementales et d'organisations non gouvernementales. On joue aux apprentis sorciers, en méconnaissance totale de cause, on va faire pis que bien. Sommée de répondre, la firme se voit bien obligée de pédaler dans la semoule de la communication publique en expliquant que, si son produit est bel et bien innovant, il ne fait toutefois que s'appuyer sur des procédés parfaitement inoffensifs, qui se produisent à l'état de nature depuis la nuit des temps. Le procédé rhétorique est connu et a fait ses preuves de manière répétée, notamment à l'occasion de la polémique publique autour des OGMs (Stengers, 2013). On voit par-là que, si abstrait et mal défini soit le terme « nanotechnologies », il suffit à produire toutes sortes d'effets bien réels ; une dispute publique de premier ordre, différentes versions des réponses aux crises écologiques majeures et puis, à la suite, des avions qui volent, du produit qui se répand, des dollars qui circulent, des textes qui s'écrivent, des mises à l'index, etc.

- 19 Ce type d'effets définissent « les nanotechnologies » de manière bien plus sûre que les couches d'oignon sagement superposées qui précèdent, précisément parce qu'elles deviennent enfin un peu plus échevelées. On sent passer le *twist in the plot*. On chercherait en vain une définition dernière, totale, englobante, définitive, trop vaste, de cet ensemble. À l'inverse, on ne comprend rien à la situation précédente si on lui retranche le terme de « nanotechnologies » au motif que ce serait un faux-semblant ou un théâtre d'ombres, qui définirait des intérêts bien compris par ailleurs. Cela concourt à faire des nanotechnologies un de ces « faitiches » que les Modernes fabriquent un peu de toutes pièces et après lesquels ils se mettent à courir. Latour s'adresse par là au chaos des événements ou aux tumultes d'une pratique :

Partout où les modernes doivent à la fois construire et se faire prendre par ce qui les emporte, sur les places publiques, dans les laboratoires, dans les églises, les tribunaux, les supermarchés, les asiles, les ateliers d'artiste, les usines, les chambres à coucher, il faut imaginer que sont dressés des faitiches, comme autrefois les crucifix ou les statues des empereurs. (Latour, 2009a).

- 20 Dans la présente section, j'ai brièvement montré comment j'avais appris, chemin faisant, une nouvelle manière de lire ; en ouvrant les concepts, les catégories, en les fragmentant de telle sorte à pouvoir y aménager des prises. Cela permet une « opération de peuplement » ; d'ouvrir une situation forclosée, en la mettant à l'épreuve d'une diversité d'intérêts et de puissances d'agir, d'enfin mener l'enquête sur ces situations qui font tenir, ou qui tiennent à, ce terme de « nanotechnologies ». Son importance même se relativiserait encore bien davantage si on rentrait bien plus loin dans le détail que ce que j'ai pu le faire dans la présente section ; on en voit se dessiner l'hors-champ, les impensés, tous les endroits où ça bricole furieusement, les ruses et usages stratégiques, bien sûr, et les autres alliances incongrues.

Ouvrir c'est parcourir

Avant le geste de marcher, il n'y a pas de normes et tous les pas, en toutes les directions, sont à la fois équiprobables et équivalents. Mais dès qu'un pas est accompli, il devient norme pour le pas suivant, car le pas suivant est cumulatif par rapport à lui, et tous les pas faits dans la même direction s'ajoutent et mènent vers la lisière de la forêt. En son origine absolue, l'acte de marche ne comporte aucune polarité directrice, aucune norme extérieure, aucune référence à un but aperçu. Le voyageur ne connaît pas la norme de la forêt, car il ne l'a pas parcourue. La norme est dérivée de l'acte, et non une virtualité préalable qu'il faudrait actualiser. (Simondon, *Psychosociologie de la technicité*).

Écrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir. (Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*).

- 21 Second problème que j'ai rencontré, quelques années après la soutenance de ma thèse ; je ne pouvais plus bouger. J'étais paralysé. Nous sommes aux environs de 2014-2015. Manifestement, c'était très bien de s'intéresser aux pratiques interdisciplinaires et de parler avec des scientifiques et des ingénieurs ; tellement bien même que je me retrouve à multiplier les contrats de postdoctorat dans cette même situation de sciences sociales « embarquées » (Thoreau, 2019), que j'avais, avec tant de peine, cherché à caractériser dans ma thèse. Me voilà donc embarqué dans différents projets de recherche publique impliquant tour à tour des partenaires privés, d'autres scientifiques, des techniciens, des généticiens, et j'en passe. Or, le temps et l'expérience aidant, je commençais à redouter le rôle souvent dévolu aux sciences sociales dans les entreprises interdisciplinaires, celui du supplément d'âme. Je craignais de me trouver enfermé dans le rôle du Jiminy Cricket de service, l'agent de la bonne conscience morale juchée sur l'épaule de ses interlocuteurs et leur soufflant à l'oreille des vérités immuables sur le bien et le mal.
- 22 Différents contrats de recherche me conduisent donc à mener des enquêtes à propos d'objets techniques assez vulnérables à la tentation du chauve ; des algorithmes, des bases de données, des modèles informatiques... Ces objets, tous autant qu'ils sont, ont éveillé chez moi une passion de *geek* pour les logiques formelles. Comprendre comment se concocte un algorithme, de quelle matière il se nourrit, comment des données hétéroclites peuvent être rendues commensurables de sorte à communiquer entre elles, ce que permet ou ne permet pas un modèle. Disons, à propos de tels objets, que le coût d'entrée dans leur « boîte noire » est singulièrement élevé. Il faut comprendre quelle situation ils décrivent, les paramètres de leur intervention ou de leur agentivité (ce que l'on appelait jadis leur fonction), ou encore les critères sur lesquels ils s'appuient. Ces éléments enfin devenus traduisibles pour l'amateur provenant des sciences sociales – celui qui n'est pas en position « d'expert » mais « qui ne s'en laisse pas conter » (Stengers, 2016), la tentation est grande de réfléchir « à l'intérieur » de ces objets techniques sans plus considérer leurs éveils. C'est une conséquence logique de l'intérêt porté à des pratiques qui se déroulent en milieux contrôlés comme le laboratoire, ou orientés par la recherche de fonctionnalité comme c'est souvent le cas des projets d'ingénieurs⁵.

En marche !

- 23 Heureusement, au moment même où cette situation menaçait de se replier sur elle-même, de me tenir enfermé, emprisonné, racrapoté, rabougri, amenuisé, obstrué,

entravé, je me suis souvenu que Bruno Latour était un grand marcheur. C'est donc la deuxième figure que je voudrais convoquer pour ce texte, celle de la marche. Le titre de travail du présent texte a longtemps été « Latour l'arpenteur », mais à la réflexion ce terme me gênait aux entournures. C'est qu'il porte une profonde ambivalence. Dans une version romantique, il s'agit de parcourir à grandes enjambées un territoire, d'en l'éprouver l'étendue, la consistance, pas après pas. Une autre version, comptable, fait du geste d'« arpenter » une opération cadastrale, une prise de mesure du monde visant à mieux le découper et l'approprier. Sans doute s'est-il trouvé d'heureux arpenteurs dont l'expérience sensible du territoire primait, au fond, sur la nécessité d'en tenir des comptes scrupuleux ; mais au prix d'une certaine innocence. Une innocence qu'on retrouve dans une certaine communion avec l'idée de Nature chez les transcendentalistes américains, comme mon illustre homonyme qui était géomètre et arpenteur⁶. On voit par-là que cadastre et morale sont des activités compatibles. Ce sont ces mêmes ambivalences, du reste, qu'on retrouve dans la figure du « terrain » chez les anthropologues, susceptible, dans le meilleur des cas, de témoigner d'une multiplicité d'attachements et d'expériences sensibles ou, dans le pire, de désigner une parcelle de la réalité à délimiter précisément, de telle façon à se l'approprier – au sens exclusif du terme. Cette figure de l'arpenteur parle également, enfin, du travail commandité ; en général, son travail est mené pour le compte d'autrui et son expertise est mise au service de fins qui lui échappent. Le risque de cette figure, au fond, c'est qu'elle participe d'un geste administratif d'appropriation d'une parcelle de la réalité. Ce serait peut-être conforme à une description réaliste de l'activité scientifique en sciences sociales.

- 24 Toutefois, j'ai préféré choisir, pour ce texte-ci, la figure du marcheur ; celui qui laisse une empreinte. Elle me paraît appropriée à un penseur qui a toujours consacré le primat de la dimension spatiale des problèmes sur leur dimension temporelle, contrairement par exemple à la passion généalogique d'un Foucault. Latour l'assume pleinement dans un récent entretien paru à titre posthume :

Dans l'approche du XX^e siècle, on était dans le temps. On pouvait toujours dire : les choses vont s'arranger, la question sociale c'est très important, elle va finir par percoler. Maintenant on est passé dans l'espace et cet espace-là est réduit, il est fragile et actif, il réagit à nos actions à toute vitesse (Latour, 2022, pp. 26-27).

- 25 Ce souci de la dimension spatiale est omniprésent dans l'œuvre de Latour, l'usage constant de diagrammes pour exprimer les coordonnées d'un problème, à l'image de réseaux qui vont en s'étendant.
- 26 La figure du marcheur transparait dans le choix de nombreuses de ses métaphores. Répertorions-en quelques occurrences. Je pense ainsi aux *Irréductions* placées sous le signe de Robinson parcourant l'île sur laquelle il avait échoué, dont il se croyait maître et possesseur et dont il découvre, stupéfait, qu'elle était habitée avant son arrivée. Songeons encore à la description de la sociologie qui se propose d'emprunter des sentiers tortueux ou des chemins sinueux, par contraste avec des autoroutes ou, pis encore, avec des vues de l'avion ou des vues de nulle part : « En choisissant de voyager avec la sociologie de l'acteur-réseau, le lecteur doit se préparer à marcher très lentement ; son mouvement sera constamment interrompu, perturbé, stoppé et désorienté (...) » (Latour, 2014, p. 39). C'est encore le cas avec l'exemple canonique du Mont Aiguille, dans les *Modes d'existence* (Latour, 2012), venu nous rappeler que la carte n'est pas le territoire, et que le Mont Aiguille lui-même ne doit pas être confondu avec les multiples chemins de la connaissance par lequel on peut y accéder ; les sciences

permettent l'accès aux lointains, mais ne se substituent jamais à ces lointains en question. Enfin, la très belle fable « Où suis-je ? » (Latour, 2021) évoque encore des randonnées dans le Vercors avec la belle Veronica, « qui respire en ahanant dans la dure montée vers le Grand Veymont »... voilà une image qui ne manque pas d'air !

Chemin faisant

- 27 Le motif de la marche est une antienne de la philosophie et un thème récurrent à propos duquel les parutions abondent ces dernières années. La plupart exaltent un « dehors » et célèbrent de vastes étendues réputées désertes, que n'auraient renié ni les premiers colons en *terra nullius* ni les administrateurs d'un parc naturel. Il y a bien dans cette littérature une ligne de fuite hors de la civilisation, du monde moderne et de son constant vacarme. Comme je désirerais parfois pouvoir suivre cette ligne ! La marche, chez Latour, nous rapproche du monde plutôt que de nous en éloigner. C'est un geste qui relie, pas après pas, qui demande de l'endurance, de la frustration parfois, qui ne peut éviter les obstacles. La marche permet de ralentir le rythme. Ralentir n'a jamais été aussi urgent, écrivait Antoine Hennion à propos de l'Enquête sur les Modes d'existence, surtout s'agissant d'affaires on ne peut plus pressantes (Hennion, 2013). Autre intérêt de la marche ; elle suppose de toujours ramener, au moment de dresser le tableau, cette part de l'expérience qui concerne les corps, la sensation du monde.
- 28 Me revoici flanqué de tous ces êtres si saturés de formalismes, ces technologies, ces bases de données, ces algorithmes. Après avoir ouvert ces objets comme des coquilles de noix, j'avais constaté, sans surprise, qu'ils n'avaient que bien peu de choses à voir avec la dématérialisation sophistiquée d'un « cloud » ; ils étaient bien entendu composés de techniciens, d'ingénieurs, de câbles, de disques durs, de régimes réglementaires, de modèles économiques, bref, de puissances et de scripts en tous genres. Mais ce qui m'a intrigué était les zones de contact, là où ces êtres qu'on aurait dit tirés tout droit des « eaux glacées du calcul égoïste » faisaient toutes sortes de rencontres improbables. Je pense par exemple à ces algorithmes chargés de rapporter les données provenant de caméras, de différents capteurs et d'un sonar, pour parvenir à faire se communiquer ces technologies entre elles de façon à pouvoir détecter « des intrusions à caractère menaçant ». C'était pour protéger des centrales nucléaires, mais soit. Mettons-nous un moment à la place du pauvre algorithme ; comment faire la part des choses ? Comment repérer cette chose très sociale en laquelle consiste « une menace » ? Et menace pour qui, d'abord, et par rapport à quoi ? Comment discriminer le joggeur qui s'agenouille pour refaire son lacet d'un terroriste qui pose un colis explosif ? Comment interpréter l'ombre passagère du nuage qui passe, les lents changements d'état de l'arbre qui pousse, développe ses feuilles et puis les perd ? Que faire du lapin ou du renard qui persistent à franchir les clôtures de nuit alors qu'on ne les a pas sonnés ? Constituent-ils, eux aussi, une menace, ou juste un parasite pour des données ?
- 29 Il faut accompagner ces technologies là où elles entrent en friction avec des pratiques. Ainsi relatons-nous, avec mon collègue Jérémy Grosman, ce cas d'ingénieurs qui voulaient apprendre à leurs algorithmes à reconnaître ce qu'était une menace et qui se prêtèrent, à cette fin, à des imitations dignes de l'acteur-studio, sur un terrain vague quelque part au Royaume-Uni. Je pourrais aussi évoquer ces prisons soucieuses de redoubler la condition carcérale à l'aide de toutes sortes de technologies de pointe (pour éteindre le signal de téléphonie mobile par exemple) et qui se sont heurtées,

comme on disait au temps de l'acteur-réseau, à de puissants « contre-programmes » de la part de détenus, bien déterminés à faire circuler bien et services ou à communiquer avec leurs proches, mais même de la part des gardien·nes de prison, soucieux·ses de maintenir la paix sociale. Les histoires pourraient être multipliées à l'envi (Grosman & Thoreau, 2018). Songeons encore à ces modèles informatiques issus des départements de Recherche & Développement des firmes pharmaceutiques à des fins de screening des molécules et que les agences réglementaires essayent tant bien que mal de s'approprier, d'ajuster, de faire se correspondre aux attendus de la directive REACH, qui encadre la mise sur le marché de substances chimiques. Le cas m'avait beaucoup amusé d'une guideline OCDE qui disait tout l'embarras de demander aux modèles des preuves que, par disposition, ils n'étaient pas en mesure de fournir (Thoreau, 2016). Dans tous ces cas, il y a un intérêt à suivre ces technologies dans leurs réseaux denses de relations, d'institutions ou de ressources, pour mieux décrire les mondes dont elles sont issues et desquelles elles participent.

L'espace de la relation

- 30 Ce qui compte ici, et c'est là que la figure du marcheur m'importe, c'est de réintroduire du mouvement dans des situations qui, *prima facie*, pourraient apparaître lisses, polies, policées, figées sous le vernis brillant du formalisme⁷. Qu'il faille les suivre dans leurs itérations, leurs rencontres improbables, c'est bien la leçon de la théorie de l'acteur-réseau comme théorie de l'enquête (Latour, 2010). Je renvoie les lecteur·ices intéressés·es au recueil de textes fondateurs de la sociologie de la traduction (Akrich *et al.*, 2006) ainsi qu'aux petites leçons de sociologie des sciences (Latour, 1993). Retenons pour ce qui nous occupe ici que cette théorie implique une pratique qui ne peut se faire que chemin faisant. C'est le sens même de l'idée de « parcourir » qui est le geste auquel je voudrais associer cette figure du marcheur, ainsi que la citation de Simondon en exergue de cette section. Le premier pas guide les pas suivants, sans pour autant les surdéterminer ou les enfermer dans une trajectoire. Il y a dans cette idée de parcourir une idée commune aux « déambulations » de James (Hennion, 2015) ou aux « itinérances » de Rafanelli Orta (2018), l'idée d'une sorte d'indétermination dans les rencontres toujours situées et comportant une part de risque, de hasard, de jeux de traductions plus ou moins bancals et, oui, de passages entre des mondes radicalement irréconciliables. Parcourir, donc. *To Roam*. Explorer sans objectif, arpenter sans assignation.
- 31 Ce n'est pas que la réalité soit une cible mouvante, c'est qu'il existe une pluralité de cibles et une pluralité de mouvements⁸, et c'est pourquoi il importe d'apprendre à se mouvoir. Cette pluralité, seul le mouvement de l'enquête est susceptible d'en rendre compte, et cela engage le corps. Il y a un travail d'écriture du corps. « Je n'écris pas qu'avec la main, écrivit Nietzsche, le pied veut sans cesse écrire aussi » (Nietzsche, 2020 [1882]). Un corps qui se meut est mieux à même de repérer les êtres qui peuplent une situation, la multiplicité de leurs attachements et de leurs ramifications, ouvrant par là un espace. Cet espace, c'est l'espace de la relation, de ce qui réside entre des êtres, l'*inter-esse* dont parlait Hannah Arendt dans la *Condition de l'homme moderne* (Arendt, 1961) ou encore, bien plus tard, le fameux « intéressement » de l'acteur-réseau (Akrich *et al.*, 2006). Mais c'est aussi l'espace de l'enquête qui s'ouvre, des perspectives qui s'élargissent ou se précisent, des liens tissés, des prises possibles. On voit combien cet appel à se frotter aux éléments, à la matérialité des corps, aux frictions du monde, met

à l'épreuve une forme d'engagement, permet de désincarcérer ce qui semblait irrémédiablement coincé, réinitialise des possibilités de s'ébranler – et contrarie au passage les mandats à faire de l'ingénierie sociale. Ce n'est pas qu'il y ait un dehors ; c'est que le dehors était déjà dedans et que, pour le trouver, il fallait commencer à le chercher.

- 32 Et voilà comment j'ai pu à nouveau me mouvoir. J'étais paralysé et j'ai pu marcher à nouveau. En ouvrant des mots comme des noix, puis en suivant des objets dans les méandres de leurs vies sociales. Les lignes heuristiques proposées par Latour pour tracer une voie dans le chaos des événements ou les tumultes d'une pratique n'avaient, ni ne pouvaient, avoir vocation à délimiter un périmètre, à claquemurer un état des choses, à confiner un domaine bien circonscrit de ce grand pataquès ambulant que l'on appelle communément « la réalité ». Au contraire, les descriptions de Latour permettent de tracer des diagonales à travers des réalités, permettent une mise en rapport d'entités et de pratiques, précisément là où celles-ci sont le plus redoutablement spécifiques et divergentes, sans jamais pouvoir – ni vouloir d'ailleurs – épuiser la totalité de ce qui se donne à dire ou à voir. C'est d'emblée comme geste que se donne à voir un « terrain » ou plutôt, avons-nous appris à dire, que se donne à parcourir un « territoire ».

Dans ouvrir et parcourir, il y a « rire »

Peut-être connaît-on maintenant la science plutôt à cause de sa faculté de priver les hommes de leur plaisir et de les rendre plus froids, plus insensibles, plus stoïques. Mais on pourrait aussi lui découvrir des facultés de grande dispensatrice des douleurs! - Et alors sa force contraire serait peut-être découverte en même temps, sa faculté immense de faire luire pour la joie un nouveau ciel étoilé! (Nietzsche, *Le gai savoir*, 1882).

- 33 Arrivé à ce stade, je dois bien vous faire un aveu qui est lié à mon troisième problème ; un problème dont je fais l'expérience depuis aussi loin que je me souviens et qui ne cesse d'être ravivé par le désastre écologique ambiant. Je ne me sentais pas habilité à ressentir. La raison rationnante, pensais-je, l'activité scientifique, ce sont là des choses très sérieuses que seul un cerveau bien formé analytiquement peut appréhender. Depuis mes premières crises d'asthme qui m'ont rendu ce monde irrespirable aux dernières sécheresses qui me l'ont rendu suffocant, il y a pourtant quelque chose qui crie en moi. Je ne savais pas que cette chose pouvait devenir dicible, audible, que l'écologie, que j'avais jusqu'au fond toujours vécu sur le mode d'une aspiration, pouvait s'aménager des niches dans les lisières de l'activité scientifique et de l'activisme. Ce n'est pas que je n'étais pas capable de ressentir, au contraire, c'est que je ne m'y sentais pas habilité. Aussi me souviens-je avec émotion de ma gratitude, de ma joie et de mon soulagement, en lisant ces lignes à l'entame de *Face à Gaïa* (Latour, 2015) :

Aucun doute, l'écologie rend fou ; c'est de là qu'il faut partir. Non pas dans l'idée de se soigner ; juste pour apprendre à survivre sans se laisser emporter par le déni, par l'hubris, par la dépression, par l'espoir d'une solution raisonnable, ou par la fuite au désert. On ne se guérit pas de l'appartenance au monde. Mais, à force de soins, on peut se guérir de croire qu'on n'y appartient pas ; que ce n'est pas la question essentielle ; que ce qui arrive au monde ne nous regarde pas.

- 34 C'est une phrase tout à fait vertigineuse. Alors comme ça, on ne serait plus tenus d'être dissociés ? On peut reconnaître que les véritables fous sont peut-être ceux qui se disent sains d'esprit dans une maison qui brûle ? Au fond il n'y aurait d'autre enquête

qu'écologique. Écologie non pas au sens de maintien de l'environnement mais au sens de la *qualité des relations* que nous parvenons à instaurer et à vivre, ici et maintenant. L'écologie, en ce sens, porte sur des ensembles d'interdépendances entre des êtres qui peuplent un milieu, et s'apprécie à la qualité des liens qui les unissent, des façons toujours particulières que ces êtres ont de s'entre-posséder. Cela m'amène à parler de l'enquête qui, au fond, m'anime véritablement, depuis toujours, et qui est celle consistant à apprendre à habiter « en territoires préoccupés »⁹.

- 35 Habiter en territoires préoccupés, cela implique d'abord de ressentir un trouble, de l'accueillir ; trouble de l'ordre du monde, trouble du climat, trouble des rapports sociaux, trouble de la psyché, trouble des corps stressés. Tous ces troubles nous peuplent. Il ne s'agit pas là de troubles indéterminés qui désigneraient une sorte de vague complexité, mais bien plutôt une question de politique vitale ; comment vivre avec la colère, le chagrin, l'acceptation, la révolte, le sol qui se dérobo, trouver de la joie malgré tout ?
- 36 Aussi la voilà, la question écologique, et elle est tout entière une question de politique de l'enquête. Il y a des mots à ouvrir, des situations à peupler, des espaces à parcourir, et toutes sortes de relations qui se nouent entre des entités, mais à quoi bon tout cela si, arrivés au bout du chemin, on ne parvient pas à repérer différents types de relations et, entre elles, apprendre à les qualifier ? L'enjeu consiste bien à caractériser différentes modalités de la relation ; amicale, symbiotique, hostile, prédatrice, nourricière, contractuelle, asymétrique, ingrate, etc. Ces qualificatifs ne sont jamais donnés une fois pour toutes, dans l'absolu, mais s'apprécient toujours en situation, relativement à un milieu. Suivant quoi en résulte que telle ou telle entité, dans tel milieu, vivra, mourra, subsistera, sera amoindrie ou amplifiée dans ses possibilités d'existence. Cela implique de se laisser soi-même affecter par les êtres en présence et les façons qu'ils ont de se rapporter les uns aux autres, y compris à celui ou celle qui mène l'enquête et formule à leur endroit des énoncés. Ni indifférence ni innocence !

Figure toi-même !

- 37 Dans la première section, nous avons puisé dans notre trousse de premiers secours la figure de l'échevelé qui nous a permis d'apprendre à mieux lire en peuplant des situations ; dans la deuxième c'est le motif de la marche qui est apparu à l'horizon, grâce à qui nous avons pu parcourir les relations qui s'inscrivent dans l'espace entre des êtres ; dans cette troisième section, le problème est plus épineux. Il engage au fond le sens même d'une activité de recherche, mais aussi d'un rapport au monde vécu, avec toutes ses avanies et le précipité écologique dans lequel il se trouve. Quelle serait une bonne figure pour penser ce dont j'hérite de Bruno Latour sur ce pan-là, disons, existentiel, de l'enquête ? Eh bien, je ne sais pas...
- 38 J'ai bien pensé au *graphomane* que Latour admettait volontiers être (sur ce point, voir Meyer, 2023) ; celui qui a la passion, le besoin, la nécessité vitale du recours à la plume comme médiateur entre soi et le monde, l'héritier de Goody. Avec ce je ne-se-sais-quoi de trouble psychique associé au suffixe *-mane* qui pourrait être associé à l'intrusion de Gaïa ; les dérives écologiques actuelles renforcent sans doute bien des manies et des obsessions, bien des besoins de rituels et de routines. Il y aurait beaucoup à dire sur son style d'écriture qui lui a tant été reproché par ailleurs. On pourrait utiliser la figure du *sophiste*, appeler Barbara Cassin à la rescousse et parler de l'art des récits et de la

rhétorique, mais on serait alors en risque de devoir aussitôt rejouer toute l'interminable pantomime de la guerre des sciences et son cortège de doctes épistémologues ; est-ce que les sophistes croient ce qu'ils disent ? Ou ne sont-ils que des manipulateurs cyniques, indifférents à toute forme de vérité ? etc. Toutes questions qui empoisonnent la question du langage.

- 39 Autre possibilité : la figure du *prédicateur*¹⁰. Cela pourrait correspondre à l'entreprise des Modes d'existence (Latour, 2012) en tant qu'elle cherche à saisir les « prépositions », c'est-à-dire la manière la plus ajustée de qualifier un cours d'action, de stipuler, dans l'enquête, à quoi on peut bien avoir affaire, à quel type d'être on est en train de s'intéresser et de s'adresser. On se souvient du premier pas de Simondon dans l'extrait cité en exergue ci-dessus, ce premier pas qui entraîne les autres pas à sa suite. Il s'agit ici de la « clé de lecture » d'un cours d'action, ce qui lui confère sa forme, ses contours, sa visée, ce qui détermine les épreuves par lesquelles il doit en passer pour se maintenir dans l'existence. Mais tout ceci est très technique, j'en ai bien peur. Dans cette même *Enquête sur les Modes d'existence*, au demeurant, Latour insiste beaucoup sur la figure de la prédication. Il la réserve comme spécificité du régime d'énonciation de la parole religieuse : la parole qui sauve, la parole qui convertit. La figure du prédicateur, bien sûr, a une consonance chrétienne ; c'est d'abord un ecclésiaste. Celui-ci exerce une fonction de prédication, c'est-à-dire, littéralement, énonce des prédicats. C'est donc également une opération de logique qui consiste à établir des variables telles qu'une proposition est susceptible de devenir vraie ou fausse en fonction des valeurs que recevront ces variables¹¹. Cette figure de la prédication me parle bien car elle évoque, au fond, cette tragédie de prêcheurs sans prétoires, cette cacophonie ambiante où tout le monde parle, mais où personne ne reçoit. Troubles dans les schémas de la narration.
- 40 Je voudrais ici formuler une invitation faite à tout une chacune qui lira ce texte à s'imaginer, dans le secret de son intimité et de ses ordres de préoccupations, quelle figure, quel personnage, pourrait être associée à son propre rapport troublé au monde comme il va. Les propositions que je viens de formuler avaient d'abord pour objectif de donner le goût de la question. Quelle figure serait ajustée pour dire ce rapport ? Rapport singulier à soi, à une œuvre, à des affects, à des mondes ? Ces propositions, comme la circonstance de ce numéro m'y invitent, restent assez attachées à la personne de Bruno Latour telle qu'elle s'imprime dans ses nombreux textes. Ce n'est pas obligatoire. On pourrait tout à fait régler son rapport au monde à travers bien d'autres figures, du moment qu'elles nous soulagent d'une partie de notre condition pesante, du fardeau d'être au monde, qu'elles nous permettent de chercher de la joie et de la beauté partout où il s'en trouve.

Vous n'êtes pas sérieux, Monsieur Latour !

- 41 Alors, permettez-moi tout de même de me choisir une figure comme je vous invite à le faire. Si je ne devais en retenir qu'une, quelle serait-elle ? Peu après la sortie de *Science in action*, le livre avait fait l'objet d'une recension sous la forme d'une invective prenant pour titre « *Surely You Are Joking, Monsieur Latour!* » (Amsterdamska, 1990). À grands coups de « quand même », et de « il faut bien », et de « sinon c'est la porte ouverte à... », la recension taillait des croupières à l'argument du livre. C'était un point d'exclamation, pas un point d'interrogation. Mais ce qui a échappé à son autrice est que, par le choix de ce titre provocateur, elle se prenait les pieds dans le tapis de sa propre ironie, car

son titre pouvait aussi se lire au sens très littéral. Car bien sûr que si, Monsieur Latour fait de l'humour tout au long de ses écrits : *surely he is joking !* S'il y a bien une figure que je peux retenir, puisée dans mon expérience de lecteur de Bruno Latour, nourrie de ce qu'elle m'ouvre et ce qu'elle me permet, ce serait celle de *l'humoriste*. Je voudrais associer à cette figure de l'humoriste le geste, tout simple, *d'arriver à en rire*. S'il y a bien, dans son œuvre, le « maintien d'une constante de forme », un « mobile immuable », c'est celui d'un certain rire.

- 42 Ce rire, j'ai appris à le partager. C'est un antidote puissant au poison de la sérieuxité, ce mot d'ordre dont est atteinte la littérature scientifique et qui postule cette étrange corrélation entre la vérité d'un énoncé et son degré de stérilisation du langage. Plus c'est froid, neutre, désincarné, plus ce serait scientifique. Les mots devraient être à tout prix désarrimés, désincarnés, manipulés comme des êtres de laboratoire, c'est-à-dire dans des conditions tellement contrôlées qu'elles en dressent une sorte d'enclos entre ceux-ci et le monde vécu. Suivant ces standards, les mots sont contraints de se retrancher de toute forme d'expérience. C'est pourquoi je tiens farouchement à la possibilité de l'humour, même si j'admets volontiers que cette possibilité répond d'abord d'une pratique plus que d'une thématization explicite. C'est bien d'en parler, mais c'est encore mieux d'en faire ! Mais comme « dire c'est faire », on dira que tout va bien...
- 43 Or, nous vivons une situation tragique sous les effets de l'intrusion de Gaïa. Alors peut-être, précisément parce qu'il y a tragédie, il ne faut pas perdre ce ressort puissant de l'humour. Deleuze disait de l'humour qu'il provoquait un rire horizontal, un « art des surfaces » qui se propage de proche en proche, de cercle en cercle, comme une pierre qui ricocherait à la surface d'un lac. Il disait cela par contraste avec la figure de l'ironie, rire vertical, ricanement du maître qui « sait » à l'endroit de son subalterne qui « croit » (Deleuze & Parnet, 1977, pp. 82-84). Il est difficile de faire de l'humour autre chose qu'une pragmatique, c'est-à-dire des propositions dont la vérité tient à leur effet. Peut-on rire de tout ? À cette question, voilà longtemps que j'ai appris à répondre : « oui, sauf si ce n'est pas drôle ». On voit par-là que l'humour est une forme relationnelle de plain-pied, un type de lien, par sa disposition même. Même les blagueurs les plus aguerris voient parfois leur plaisanterie tomber complètement à plat, faute d'avoir touché un nerf sensible, d'avoir réussi leur ricochet. Ce n'est pas forcément grave ; c'est le risque encouru par tout trait d'humour de pouvoir rater. Il n'en reste pas moins que, dans une période de débâcle écologique, le rire, quand il opère, permet parfois de conjurer un rapport cynique ou désespéré au monde. Lorsqu'il nous advient, il vient nous rappeler que tout n'est pas complètement foutu.
- 44 L'humour est une forme d'esprit qui permet de relativiser les imperfections de la réalité par la manière drôle. Et puis le terme même « d'humour » renvoie, dans son étymologie, à l'humeur, et même aux humeurs, comme dans la médecine hippocratique. Il dit quelque chose des états du corps, des tensions qui le traversent. Plus le rire est en prise sur une situation difficile, plus il est opérant. Bien entendu et très malheureusement, il est des cas où même l'humour ne peut plus rien, des cas littéralement désespérés ; l'actualité en contient un certain nombre. La tristesse, la colère, la honte ou l'amertume font aussi partie de la panoplie des humeurs. Quand il est encore possible de rire, précisément parce que c'est douloureux, c'est bien qu'il reste encore un sens du possible, des ouvertures, une évidence de l'absurdité du drame qui est là, en train de se jouer au nez et à la barbe de nos expériences déconfitées – qui

sont, je crois, la norme affective de notre époque de mauvaises nouvelles. C'est tout l'enjeu de « l'écriture affectée » de Bruno Latour (Damian, 2014) qui suscite régulièrement, de la vindicte à l'apostrophe, une certaine jubilation. L'humour est une qualité liquide, qui permet de s'immerger dans l'époque et, quand tout se passe bien, d'en drainer les avanies.

Retour sur Terre

- 45 Je suis bien conscient de prêter aux énoncés humoristiques des qualités que Latour imputait à la parole religieuse. Celle d'une parole qui relie et qui transforme les personnes auxquelles elle s'adresse. Le motif de la parole amoureuse revient ainsi comme une antienne ; déjà traité dans sa thèse de doctorat (voir Latour, 2024), il est déployé *in extenso* dans *Jubiler* (Latour, 2002) ainsi que dans *l'Enquête sur les modes d'existence* (Latour, 2012). En cas de querelle, est amoureuse la parole qui parviendra, en cas de succès, à rendre présent le sentiment de l'amour, à le reconvoquer, à le faire exister à nouveau, selon des modalités toujours réinventées. C'est un art de la situation. Et Latour nous met en garde ; l'amoureux ou l'amoureuse ne s'y trompe pas ! On ne badine pas avec la parole amoureuse. Les enjeux de la parole drôle sont certes moins dramatiques, mais tout de même. Sa condition de félicité, le moment à partir duquel on peut dire « qu'elle a marché », c'est lorsqu'elle a trouvé une prise comique dans une situation définie comme suffocante, sans issue, sphérique, sans aspérités.
- 46 Il y a donc une enquête à mener pour réussir un énoncé drôle. Certes, cette enquête se mène au temps du rêve¹², dans le clignement d'yeux du moment présent, dans la fulgurance de l'instant. Mais ses réquisits sont bien ceux décrits dans les sections précédentes ; on ne peut rire que dans un monde peuplé qu'on aurait appris à fragmenter et à parcourir. C'est un antidote aux situations plombantes et surplombantes, face auxquelles on ne peut que ressentir de l'impuissance quand on les saisit en bloc. L'humoriste a tout son rôle à jouer dans la Gaiapolitique, lui dont l'appellation rappelle l'humus, la terre, et renvoie à une forme d'humilité. C'est une figure profondément terrestre, à la condition bien sûr de respecter son « cahier des charges ». Je le répète, tout ne fait pas bonne matière à rire et certains rires sont glaçants de cynisme ou de désespoir. Cependant, quand le dicton populaire dit « qu'il n'y a pas matière à en rire », on devrait aussitôt repérer ce que cet énoncé rapporte en creux, à savoir qu'il y a bel et bien une *matière* du rire, une prise de terre. Le rire est bien une façon de se rapporter au monde et de se relier aux autres, parmi tant d'autres.
- 47 Quelle est donc la matière du rire ? Vraisemblablement, elle est multiple, et j'ai déjà bien trop digressé pour m'aventurer, à ce stade, dans des contrées métaphysiques peu connues. Ce qui est sûr, c'est que pour Latour toute matière concrète, réelle, est profondément articulée, reliée, et n'a rien d'inerte, d'extérieur ou de purement passif. Aussi en va-t-il de la matière à rire, qui peut, comme d'autres matières, produire une certaine expérience du monde, restituer certaines textures des choses. Faire preuve d'humour, c'est-à-dire mettre la possibilité d'un rire à l'épreuve de la matière, est un exercice forcément contingent. Il y a un saut à franchir depuis une réalité jusqu'à l'infinité de ses gradients ontologiques et de ses différents états ; *on ne rira pas de la même manière* du « social » qu'il soit à l'état solide, gazeux, ou même liquide (Callon & Latour, 2006). Cela me paraît crucial à l'ère de grands chambardements géo-anthropiques, où les couches, les strates et autres sédiments sont rendus au statut, à la

fois, de puissances agissantes et de témoins fiables. On ne rit pas de la même manière selon que la matière est grumeleuse, perforée, dispersée, calcifiée, calcinée, caustique, pacifique, inflammée, « *sous des formes extrêmement variées* » (Latour, 2011). L'humour est une forme d'esprit pour qui toute matière familière est bonne, et je dirais volontiers pour qui toute matière devrait être rendue familière.

- 48 Ce qui compte avec le rire, à chaque fois, c'est le léger décalage qu'il est susceptible d'introduire dans l'appréhension d'une situation en risque d'être figée. Au risque de ne faire rire personne et d'accabler les récipiendaires d'un sentiment d'impuissance redoublée. C'est un exercice périlleux. Mais, lorsqu'il réussit, le rire a cette capacité de faire passer comme le sens d'une contingence, la fragilité de ce qui, la seconde précédente encore, semblait d'airain, inamovible, inoxydable. Ce n'est pas gagné, certes – « la différence est si fine que seul un ange peut s'y glisser » (Latour, 2002, p. 25). C'est même un exercice qui devient plus difficile à la parution de chaque rapport du GIEC ou après chaque *Conference of Parties* (COP) sur le climat.
- 49 L'humour, voilà un trait par lequel on reconnaît en Bruno Latour une personne inquiète à qui s'impose petit à petit la nécessité de mener des enquêtes en territoires existentiels, c'est-à-dire de s'engager dans des formes de réponses à l'intrusion de Gaïa. *Jubiler et le Culte moderne des dieux faitiches* (Latour, 2009a) laissaient progressivement entrevoir de nouvelles latitudes dans la tonalité de l'énonciation. Toutefois, ses derniers écrits ont pris, à ce titre, une tournure plus tourmentée, sous l'inflexion décisive de l'encyclique *Laudato Si* du pape François. Latour s'ouvre de l'événement qu'a été pour lui cette parution, dans un recueil posthume de textes adressés à la communauté catholique (Latour, 2022). Il s'y dit profondément marqué par le basculement cosmologique que cette encyclique laisse entrevoir, ralliant dans une même communauté de destin la clameur de « sœur notre mère la terre » et la clameur des pauvres de ce monde. Le rire a cette faculté formidable, depuis la tourbe la plus épaisse, de nous faire toucher un commun cosmos. Il permet de se situer sur la corde sensible entre le désespoir et l'espérance. L'humour est une manière d'habiter une situation parmi d'autres manières, d'y créer un problème, d'en soulager et parfois même parfois d'en consoler l'insoutenable.
- 50 Qui n'a pas ri en lisant Nietzsche n'a pas vraiment lu Nietzsche, a dit quelque part Deleuze¹³. Qui n'a pas ri, en lisant Monsieur Latour, est sûrement passé à côté de quelque chose. Comme un ressentiment qu'on esquive, une peine qu'on convertit, une colère qu'on transmute, une passion triste qu'on transforme en passion joyeuse... « "Renouveler la face de la Terre", ce n'est pas un programme révolutionnaire, peut-être ? » (Latour, 2022, p. 147).

Conclusion : repeupler

- 51 Dans *l'Enquête sur les Modes d'existence* se joue une véritable politique des qualifications. L'incertitude, toujours, toujours, est première ; on ne sait pas de quoi on parle, avec qui on en parle, ni comment bien en parler. Ce postulat d'incertitude radicale, fondamentale, est une véritable bonne nouvelle. On va enfin pouvoir se rencontrer, apprendre à mieux se connaître. Voilà ce qui devient susceptible d'arriver dès lors qu'on apprend à qualifier une situation après l'avoir dûment décrite, pas avant. Quand on met la charrue de la qualification avant les bœufs de la description, on n'est pas bien avancés. On a rabâché ses propres certitudes, sa lecture bien établie du monde, on a

assis ses propres croyances ; bref, on n'a rien appris. Une véritable politique des qualifications, au contraire, n'enferme jamais une situation dans des épithètes ou des qualificatifs déjà connus, balisés, encore moins des grandes catégories ou des grands partages. Peut-être même un jour pourra-t-on se rencontrer sur un autre plan que celui de l'identité (« qui es-tu ? »), mais bien plutôt sur celui des pratiques (« que fais-tu ? »).

- 52 Et pour cela, on n'y coupe pas, il y faut de l'enquête. C'est bien cela qui est fabuleux avec l'enquête, quand elle n'est pas domestiquée par les gardiens de la méthode, c'est qu'elle peut être effrénée, vitale, débridée ou scrupuleuse. Il y aurait encore tant à dire et à écrire sur cette conjonction entre ce que j'appelle une « politique des qualifications » et ce besoin de mener ce que j'ai appelé, ailleurs, « enquête sauvage » (Thoreau, 2020). C'est une disposition, une inclination qui nous porte vers le besoin d'apprendre ; apprendre à peupler des situations que l'on décrit par ailleurs, ce qui nous conduit non pas à les forclure, mais bien plutôt à les ouvrir, les rendre poreuses aux frottements du monde ; apprendre à les parcourir, afin d'y faire ou d'y refaire de l'espace ; voilà des opérations qui sont possibles uniquement à la condition de suspendre l'activation des Google Maps de la pensée toute fléchée (quoique dans certains cas cela puisse s'avérer tout à fait commode). Sans espace, sans désincarcérer un petit peu, il n'y a pas d'espace-entre, il n'y a pas de jeu dans une situation donnée et entre les entités qui la composent. Peupler une situation, c'est faire exister son incomplétude. Remettre de l'air. Rendre un peu plus respirable. Par conséquent, la manière de décrire importe, n'est en rien indifférente à la situation elle-même. Au contraire, c'est dans la création réussie d'un rapport que se joue l'art de la description (Stengers, 2011). Il s'ensuit que bien décrire, c'est s'engager dans des façons d'habiter ces situations ; c'est déjà, un peu, repeupler le monde dans un sens différent du « peupler » au sens de lister les entités impliquées, mais bien plutôt au sens d'avoir retissé ou réparé quelque chose de la « mélodie une et commune ».
- 53 Alors monte comme une libération, cette petite bulle d'air qui monte du fond du ventre et qui regagne le larynx, mais oui, le voilà, c'est le rire ! Enfin, on exulte. Le voilà qui advient au moment précis où est survenu un léger décalage, une petite disjonction, un joyeux débrayage. On a enclenché une autre vitesse et l'absurdité, l'incongruité dernière de notre condition terrestre nous sont tout à coup apparues pour ce qu'elles sont : évidentes. Et pas si dramatiques. Latour m'a aidé à lire, à bouger, et même à vivre. Pour paraphraser Vinciane Despret et Isabelle Stengers dans *Les faiseuses d'histoires* à propos de la philosophie (Stengers & Despret, 2011) : si faire de la science, ça peut être aussi ça, cela que Latour a fait, alors je peux me dire scientifique, sans honte ni faux-semblant. C'est vital de pouvoir peupler la situation écologique sur ce mode-là ; j'en ai des exemples de plus en plus frappants dans les milieux activistes que je fréquente par ailleurs. Sans trop m'avancer, je pense que nous sommes de plus en plus nombreux-ses à rejoindre le peuple des irréconciliés et à vivre la situation écologique actuelle sur le mode de l'insoutenable violence ordinaire. Penser brûle, aujourd'hui sans doute plus que jamais – *a minima* de quelques fractions de degré Celsius, mais sans doute bien davantage. Travailler brûle. Aimer brûle. Vivre brûle. Dans une société assujettie à une logique de l'assurance, il n'est pas jusqu'au simple mouvement qui brûle. Le risque brûle. Et pourtant on crève par manque d'imprudence. Et aussi, trop souvent, par manque d'humour. Et de douceur. Et d'indulgence. Mais ça, c'est une autre histoire.
- 54 Dans cette contribution, j'ai tenté de recueillir au creux de ma main l'importance qu'a eue pour moi Bruno Latour et la façon dont il m'a (provisoirement, ça va sans dire) tiré

de quelques embarras dans lesquels je me trouvais. Je n'ai pas de plus cher vœu que celui d'être parvenu à transmettre quelques-uns de ces apprentissages, d'avoir donné le goût de les prolonger. Mon ami Rémi, au début de nos échanges sur ce qui allait un jour devenir le présent texte, avait attiré mon attention sur ces mots de Peguy : « Un bon lecteur poursuit l'inachèvement des œuvres ». Je serais heureux si cette contribution avait, quelque part, atteint cette dignité.

L'auteur tient à remercier chaleureusement Nolwenn Bühler, Veronica Calvo, Anne de Malleray, Rémi Eliçabe, Kim Hendrickx et Isabelle Stengers pour leurs relectures attentives et leurs généreuses suggestions.

BIBLIOGRAPHIE

Akrich, M., Callon, M. & Latour, B. (2006). *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*. Presses des Mines via OpenEdition.

Amsterdamska, O. (1990). Book Review: Surely You Are Joking, Monsieur Latour! Science in Action, by Bruno Latour. Milton Keynes: Open University Press: 1987, 274 pp. *Science, Technology, & Human Values*, 15(4), 495-504. <https://doi.org/10.1177/016224399001500407>

Arendt, H. (1961). *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy.

Callon, M. & Latour, B. (2006). Le grand Léviathan s'approprié-t-il ? In M. Akrich, M. Callon & B. Latour (éd.), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs* (pp. 5-26). Paris : Presses des Mines.

Damian, J. (2014). Le masque sans la plume – L'écriture affectée de Bruno Latour. In C. Tollis, L. Créton-Cazanave & B. Aublet (éd.), *L'effet Latour – Ses modes d'existence dans les travaux doctoraux* (pp. 215-249). Éditions Glyphes. <https://hal.science/hal-01976949>

Debaise, D. & Stengers, I. (2021). Résister à l'amincissement du monde. *Multitudes*, 85(4), 129-137. <https://doi.org/10.3917/mult.085.0129>

Deleuze, G. (2014a). *L'île déserte. Textes et entretiens 1953-1974*. Paris : Minuit.

Deleuze, G. (2014b). *Pourparlers. 1972-1990*. Paris : Minuit.

Deleuze, G. & Parnet, C. (1977). *Dialogues*. Paris : Flammarion. <https://editions.flammarion.com/dialogues/9782080419378>

Despret, V. (2009). *Penser comme un rat*. Editions Quae.

Grosman, J. & Thoreau, F. (2018). Dans la peau d'un algorithme. In F. Thoreau & A. D'Hoop (éd.), *L'Appel des entités fragiles* (pp. 53-72). Liège : Presses Universitaires de Liège.

Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. <https://doi.org/10.2307/3178066>

Hennion, A. (2013). Review Essay: 2012. Enquête sur les modes d'existence. *Science, Technology, & Human Values*, 38(4), 588-594. <https://doi.org/10.1177/0162243913492215>

Hennion, A. (2015). Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James ? *Sociologies*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.4953>

- Latour, B. (1993). *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (1999). *Politiques de la nature : Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2002). *Jubiler ou Les tourments de la parole religieuse*. Les Empêcheurs de penser en rond.
- Latour, B. (2009a). *Sur le culte des dieux faitiches suivi de Iconoclash*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2009b). Un livre de Reviel Netz pour une approche non formaliste des formalismes. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3(2), <https://doi.org/10.3917/rac.007.0185>
- Latour, B. (2010). Avoir ou ne pas avoir de réseau : That's the question. In M. Akrich, Y. Barthe, F. Muniesa & P. Mustar (éd.), *Débordements : Mélanges offerts à Michel Callon* (pp. 257-267). Paris : Presses des Mines. <https://doi.org/10.4000/books.pressesmines.753>
- Latour, B. (2011). La société comme possession : La preuve par l'orchestre. In D. Debaise (éd.), *Philosophie des possessions* (pp. 9-34). Les Presses du Réel. <https://sciencespo.hal.science/hal-00973034>
- Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence : Une anthropologie des modernes*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2014). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2015). *Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2021). *Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2022). *Qui perd la terre, perd son âme*. Balland.
- Latour, B. (2024). *La religion à l'épreuve de l'écologie : Suivi de Exégèse et Ontologie*. Paris : La Découverte.
- Martin, N. (2019). *Croire aux fauves*. Éditions Gallimard.
- Meyer, M. (2023, janvier 30). Écrire, décrire, faire rire : Les « petits gestes » de Bruno Latour. AOC media. Analyse Opinion Critique. <https://aoc.media/opinion/2023/01/30/ecrire-decrire-faire-rire-les-petits-gestes-de-bruno-latour/>
- Nietzsche, F. (2020). *Le Gai Savoir*. Paris : Flammarion.
- Rafanell i Orra, J. (2018). *Itinérances*. Divergences.
- Rilke, R. M. (2013). *Notes sur la mélodie des choses*. Editions Allia.
- Stengers, I. (1993). *L'invention des sciences modernes*. Paris : La Découverte.
- Stengers, I. (2011). Comparison as a Matter Of Concern. *Common Knowledge*, 25(1-3), 176-191. <https://doi.org/10.1215/0961754X-7299270>
- Stengers, I. (2013). *Une autre science est possible !* Paris : La Découverte.
- Stengers, I. (2016). Sf antiviral. Ou comment spéculer sur ce qui n'est pas là. In *Cahier d'enquêtes politiques. Vivre, expérimenter, raconter* (pp. 109-128). Editions des mondes à faire. <https://leseditionsdesmondesafaire.net/produit/vivre-experimenter-raconter/>
- Stengers, I. (2022). *Cosmopolitiques*. Paris : La Découverte.
- Stengers, I. & Despret, V. (2011). *Les faiseuses d'histoires : Que font les femmes à la pensée ?* Liège : Presses Universitaires de Liège.

Wullweber, J. (2008). Nanotechnology – An Empty Signifier À Venir. A Delineation of a Techno-Socio-Economical Innovation Strategy. *Science, Technology and Innovation Studies*, 4(1), 27-45.
<https://papers.ssrn.com/abstract=3320554>

NOTES

1. Le présent texte m'importe ; il emprunte des bribes, des fragments, des citations à une sorte d'exploration entamée en 2012 et ininterrompue depuis lors ; trois fois au moins, au fil des années, j'ai commencé à écrire ce texte, à différents moments, pour considérer que ces notes finalement n'avaient de pertinence que pour moi, dans un « ici » et dans un « maintenant », dans ce qu'elles me permettaient de mettre au travail. C'est pourquoi je tremble au moment d'écrire ces lignes, car bien sûr elles impliquent d'accepter d'écrire, de figer le verbe, de suspendre un état provisoire de la conversation.

2. Je fais référence ici à la théorie du droit qui part du système juridique tel qu'il est, plutôt que tel qu'il devrait être. Dans un étrange retournement de situation, le juspositivisme rejette le recours à tout référent externe, à un droit « nature » au sens où il serait institué par une puissance transcendante, mais pour ce faire a besoin de naturaliser l'existant. Tout se passe comme si les textes légaux, la jurisprudence, n'étaient pas traversés par des puissances, des désirs, des contradictions, des « sauts de transcendance » et des discontinuités. Mais trêves de caricatures ; je ne voudrais pas insulter tous les théoriciens du droit qui ont attentivement lu les travaux de Latour et en ont tiré les conséquences pour leur pratique (voir notamment les écrits de Serge Gutwirth).

3. Voir la définition qu'en donne le logiciel Antidote.

4. S'ouvrirait sous mes pieds, littéralement, le problème d'être partie intégrante de l'enquête que l'on mène et de ne plus pouvoir s'en distancier. Exit donc la *realpolitik* ou le politispositivisme. Bienvenue aux jeux de miroirs réfléchissants par où le compte-rendu de l'enquête en sciences sociales, d'un côté, et les nanotechnologies échevelées, de l'autre, se reflètent les unes par les autres. Thématiser le rôle des sciences sociales, parties prenantes de ce qu'elles observent et analysent, a donné lieu à ce que d'aucuns nommaient la réflexivité (dans le programme fort de l'école d'Édimbourg) et Bourdieu tout simplement « l'auto-analyse », par quoi l'enquête doit se tirer elle-même par les cheveux pour s'élever et ériger un point de vue extérieur à elle-même, pour ensuite faire retour et dire la vérité de la situation que dans le même geste elle observe. Latour voyait dans cette posture le risque de succomber à « tout le vertige de l'autoréférence » et Giddens au « vortex du tourbillon herméneutique ». Plus de dix ans après tout cela, je ne sais toujours pas très bien quoi penser de ce débat, sinon que la thèse des savoirs situés, qui admet d'emblée que nous sommes pris de plain-pied dans des situations que notre regard par ailleurs façonne, m'apparaît d'une admirable ergonomie et d'une grande simplicité.

5. On m'objectera que je parle ici d'objets techniques très précis ou très pointus mais, en passant, je pense que ce risque est largement partagé dans les STS contemporaines, où la tentation est grande de penser une « innovation », ou réputée telle par ses concepteurs et promoteurs, dans ses propres termes et suivant ses propres prémisses, simplement parce que son côté « innovant » suffit pour justifier de la nouveauté des recherches entreprises – c'était déjà mon cas quand je suis tombé sur, et avec, les « nanotechnologies », mais c'est encore le cas pour chaque nouvelle itération d'un programme d'intelligence artificielle ou d'une app de santé personnalisée, ou du dernier gadget technologique en vogue.

6. L'histoire généalogique de ma famille rapporte que le frère d'un de mes aïeux quitte la France (les environs de Poitiers) pour le Nouveau-Monde quelque part au 18ème siècle. Par suite de quoi, on perd sa trace dans le fouillis des expatriés et d'une pratique de l'archive qui ne relève ni de l'administration napoléonienne, ni des scrupuleux registres ecclésiastiques. Il est plausible, sans

que cela ait été fermement établi, que cette lignée soit celle qui verra, au XIX^e siècle, naître et mourir Henry-David Thoreau à quarante-quatre ans d'intervalle (décès en 1862). Pour la petite histoire, je me suis rendu dans le Massachussetts sur le site de Walden, en 2019, pour y découvrir que la fameuse cabane avait été démolie, peu après son occupation par Thoreau, à la suite de la vente du terrain par son ami Ralph Waldo Emerson, qui en était le propriétaire et qui l'avait hébergé là.

7. Que des êtres aussi formels que des algorithmes requièrent une description très matérielle et non formelle, c'est la grande intuition de *Changer de société, refaire de la sociologie* que Latour déplie au moment où il « arrime » Ravel Netz au champ des STS (à son corps défendant) dans une longue recension du livre de ce dernier sur l'invention de la déduction dans les mathématiques grecques (Latour, 2009b).

8. J'observe en passant que c'est ce même mouvement qui rend si compliqué le travail des critiques de Latour. La plupart du temps, quand ils cherchent à bien l'ajuster dans leur viseur, la cible s'est déjà fait la malle.

9. Cette expression, que j'emprunte à mon ami Olivier Praet, dit assez bien au fond que la « préposition » de l'être au monde, la clé de lecture, est celle d'un ravage écologique portant non seulement sur les environnements mais également sur les rapports sociaux et les possibilités d'un apaisement intérieur. Tous ces éléments sont sous stress d'une violence parfois inouïe. Voir aussi Guattari et ses trois écologies.

10. À ne pas confondre avec celle du prophète qui annonce des temps à venir.

11. Voir la définition qu'en donne le logiciel Antidote.

12. Ce temps dont parle si bien Nastassja Martin, quoique dans un tout autre registre, dans *Croire aux fauves* (Martin, 2019).

13. La citation exacte est : « Ceux qui lisent Nietzsche sans rire, et sans rire beaucoup, sans rire souvent, et parfois de fou rire, c'est comme s'ils ne lisaient pas Nietzsche » (Deleuze, 2014a).

RÉSUMÉS

Cette contribution cherche à restituer une pratique de l'enquête puisée au voisinage de la pensée de Bruno Latour. Elle rend compte d'une trajectoire de recherche, forcément singulière, et de différents effets d'apprentissage qui se sont avérés fort utiles pour lever certains obstacles rencontrés en chemin. Le pari est que ces effets puissent en inspirer et en nourrir d'autres, ailleurs.

This contribution seeks to reconstruct a practice of enquiry drawn from the thinking of Bruno Latour. It gives an account of a research trajectory, necessarily singular, and of various learning effects that proved very useful in overcoming certain obstacles encountered along the way. The hope is that these effects will inspire and nourish others, elsewhere.

Esta contribución pretende reconstruir una práctica de investigación inspirada en el pensamiento de Bruno Latour. Da cuenta de una trayectoria de investigación, necesariamente singular, y de diversos efectos de aprendizaje que resultaron muy útiles para superar ciertos obstáculos encontrados en el camino. La esperanza es que estos efectos inspiren y alimenten a otros, en otros lugares.

In diesem Beitrag wird versucht, eine Forschungspraxis wiederzugeben, die in der Nähe von Bruno Latours Denken entstanden ist. Er berichtet über einen Forschungsweg, der notwendigerweise einzigartig ist, und über verschiedene Lerneffekte, die sich als sehr nützlich erwiesen haben, um bestimmte Hindernisse auf dem Weg zu überwinden. Die Hoffnung ist, dass diese Effekte andere inspirieren und nähren werden.

INDEX

Palabras claves : Latour (Bruno), investigación, senderismo, humor

Mots-clés : Latour (Bruno), enquête, marche, humour

Schlüsselwörter : Latour (Bruno), Forschung, Wandern, Humor

Keywords : Latour (Bruno), inquiry, walking, humor

AUTEUR

FRANÇOIS THOREAU

Chercheur qualifié du FNRS, attaché au centre de recherches Spiral de l'Université de Liège, il a obtenu une *Starting Grant* du European Research Council en 2020 pour un projet d'anthropologie politique des techniques portant sur la sélection et la reproduction dans l'élevage bovin (2021-2026).

ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-1766-8168>

Adresse : F.R.S.-FNRS, Université de Liège, Place des orateurs 3 (quartier Agora)

b31, bte4, BE-4000 Liège (Belgique).

Courriel : [ftoreau\[at\]uliege.be](mailto:ftoreau[at]uliege.be)